Document généré le 3 juin 2025 04:19

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

L'illustration

Isabelle Billaud

Volume 19, numéro 3, hiver 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13327ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Billaud, I. (1997). L'illustration. *Lurelu*, *19*(3), 38–39.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'illustration

Isabelle Billaud

Ballottée entre l'utopie et le réel, l'illustration de Stéphane Poulin pour Les amours de ma mère, Contes et mensonges de mon enfance *(publié en 1990 chez Annick Press) entretient une sorte de joyeuse fascination auprès des petits, des grands, des étudiants et des professeurs! Dans le cadre de mon cours sur l'Imagerie plastique des albums pour enfants à l'UQAM, Isabelle Billaud a cédé au pouvoir de cette fascination et elle l'a très bien fait. Je vous livre, dans ces pages, l'essentiel de son propos et vous souhaite une bonne lecture!*

Francine Sarrasin

Cette image de Stéphane Poulin est un peu comme une gourmandise, une boule de crème glacée à la surface d'un caramel fondant : une île flottante. Elle mêle le chaud et le froid, le danger et la sécurité, elle marie l'équilibre et l'instabilité et crée un effet de vraisemblance incongrue. Dans cette page, les formes et les couleurs se mélangent subrepticement, le texte sert de mode d'emploi à l'image et vice versa. Au même titre qu'une gourmandise, cette image se découvre lentement, agréablement.

Naviguer sur l'eau de l'image

L'eau apparaît comme le motif le plus important, puisque c'est sur elle que repose toute la situation mais aussi parce qu'elle occupe les trois quarts de la double page. Elle est à l'origine de l'instabilité (la maison est engloutie, un éléphant apparaît), mais aussi de la stabilité (les personnages sont organisés, la ligne d'horizon est rigide). Cette eau s'est transformée en un véritable océan au milieu duquel les personnages évoluent comme sur une île déserte. Des sept personnages, aucun ne se distingue vraiment et les couleurs rompues de leurs vêtements renforcent l'effet de noyau révélé par leur disposition : si l'un des éléments de la construction venait à faire défaut, l'ensemble risquerait de s'écrouler.

Dans cette illustration, le réalisme existe surtout relativement au traitement par taches et sans contour, laissant voir des ombres et des détails bien prononcés. On ne peut en dire autant de la mise en rapport des éléments. En effet, les attitudes et les positions insolites des personnages relèvent presque de l'incongruité. La confusion de la situation s'articule surtout autour de l'occupation respective des personnages : on lit, on pêche, on fait cuire le repas sur la cheminée de la maison qu'engloutit une eau sur laquelle flottent meubles, choux et éléphant... Les événements dépassent l'entendement mais on ne se laisse pas dépasser par les événements.

De la même façon que le spectateur se trouve partagé, dans sa perception, entre le réalisme et l'insolite, les personnages, eux, composent avec une structure fragile. La précarité de l'équilibre est déjà sous-entendue par le poids supposé plus important du personnage adulte (la mère) situé à un bout du banc et par la position de la main de l'enfant assis à l'autre extrémité comme pour se retenir de glisser. L'équilibre du personnage debout semble aussi très instable. Ses bras qui tendent vers l'horizontal, ses jambes comme à la recherche d'un point d'appui plus solide et l'impression que le reste de son corps est étiré vers l'arrière donnent un effet de mouvement à tout le personnage comme s'il titubait pour retrouver désespérément une stabilité ou comme s'il avait été soufflé par l'apparition du pachyderme qui entre en scène.

L'extravagance de l'installation du nouveau-né, dans une bassine, crée déjà cette impression de désordre qu'accentuent les lacets défaits des souliers des personnages. Elle est aussi renforcée par l'effet de bousculade produit par l'oblique descendante de la droite vers la gauche, formée par la pente du toit où se trouve le bébé et, plus bas, le chien.

Que dire enfin de ce personnage montré en synecdoque, c'est-à-dire partiellement, et qui semble se fondre, de l'autre côté du toit, dans la couleur de la brique de la cheminée? Le caractère insolite et l'effet de désordre sont ici réunis. L'enfant, par son isolement et son camouflage, semble avoir été oublié et sa position, même si elle n'est que suggérée, anéantit les probabilités d'émersion. L'insolite réside donc dans cette hésitation constante entre l'ordre et le désordre.

Un étonnant déluge

À regarder l'image, on capte facilement les effets statiques de l'horizontalité de l'œuvre et ceux plus dynamiques de la montée

verticale des éléments de l'image. Dans le même ordre d'idées, on peut observer que l'articulation des lignes virtuelles dessine un triangle posé sur un côté. L'effet statique suggéré par cette édification est renforcé par la rigidité de la ligne d'horizon qui traverse la double page.

L'illustrateur nous fait un clin d'œil avec ce NOÉ : trois lettres soulignées du titre du livre positionné au centre de la base de la figure. Le triangle est construit comme une pyramide et s'apparente à l'Arche de Noé. Par effet de redondance, la construction pyramidale est répétée avec le toit de la maison, mais aussi avec le chapeau en papier de la fillette à gauche et le triangle vert que forme le petit meuble devant la maison.

L'éléphant pour sa part est positionné dans l'avant-plan gauche, de dos : il nous invite donc à le suivre dans l'image. Sa trompe sert d'indicateur pour notre regard. Cet éléphant est le point de départ d'une ligne virtuelle que souligne la position du parapluie fermé jusqu'à la canne à pêche de la fillette au sommet de la pyramide. Cette oblique ascendante de gauche à droite, en créant un effet de facilité ascensionnelle, propose une lecture agréable de l'image.

En contrepartie, les yeux de la fillette au chapeau de papier auraient eu tendance à bloquer notre avancée dans l'image s'ils n'avaient pas été détachés de l'avant-plan. Ce regard incite celui du spectateur à se sentir concerné par la situation. La moue qui accompagne le regard de la fillette hésite quand même entre le sérieux et la dérision. Ordre, désordre...

De l'eau, de l'eau, encore de l'eau...

Peu de place est accordée ici aux couleurs dites «chaudes» comme si le bleu de l'eau les avait englouties et qu'il avait en quelque sorte lavé toutes les couleurs des motifs qui submergent. Il s'agit néanmoins, si on s'attache par exemple au marron de la brique de la maison, de couleurs objectives puisque la couleur réelle est représentée. Le bleu mis à part, le gris est également très présent. Ce gris accentuerait l'effet de balancement entre l'équilibre et l'instabilité alors que le vert, plus parsemé dans l'image, viendrait en tempérer la mouvance. Il faut voir que le vert des vêtements des personnages colore aussi leur attitude relativement passive. Celui du banc crée un effet d'immobilité et celui du feuillage plus foncé et qui ressemble étrangement à une île flottante, en haut à droite, propose un repos pour l'œil.

Des couleurs dites «chaudes», le jaune est concentré à la pointe des trois lignes virtuelles de la construction pyramidale que forment les personnages sur le toit de la maison : le chandail de la mère, la couverture du bébé et la manche du vêtement de la fillette au sommet. Même si la couleur est rompue, il reste que le jaune pique et excite l'œil comme pour entretenir ce fameux équilibre dans l'image. Le livre NOÉ, bien ouvert au bas de la structure pyramidale, réunit le rouge et le jaune et produit un effet de rapprochement qui attire aussi le regard. On nomme, on affiche l'événement. Le spectateur ne peut donc ignorer l'importance de ce déluge...

D'autant que le bleu de l'eau engloutit les trois quarts de la double page. Un tel bleu a tendance à éloigner la scène marine du spectateur. C'est une couleur passive qui incite à la contemplation plus qu'à l'action. Le bleu de l'eau sert ici de support à l'action, elle entoure ce qui est montré à la façon d'un socle de monument ou d'un élément de décor.

Des mots et de l'eau

Cette image hors texte, agrémentée du rectangle blanc où sont insérés les mots, provoque un temps d'arrêt en ce qui a trait à la perception. L'illustration a tendance à anticiper et à émanciper le texte. Alors que l'eau occupe une grande surface de la double page et prend des allures de déluge, le texte mentionne un «plein d'eau» presque dérisoire. La minimisation de la situation se lit ainsi dans le texte et dans l'image. Ce même esprit d'indifférence et d'adaptation est coloré par l'adverbe «même» qui marque un renchérissement mais qui dévalorise aussi le sérieux et la gravité des termes qui suivent : «Il plut même beaucoup», «L'odeur attira même un éléphant»...

À la façon du manche de ce parapluie qui s'accroche au rectangle blanc et souligne par un effet de redondance l'oblique virtuelle ascendante de gauche à droite, le texte déborde dans l'image. Il oriente la lecture de l'image : le lecteur lit le texte comme cet enfant qui lit son livre, avec une sorte d'étonnement stoïque. On retrouve cependant ce fameux tangage entre l'équilibre et le déséquilibre, l'ordre et le désordre : le texte oriente le regard vers la mère puis vers l'éléphant. Il désoriente également puisqu'il oblige notre œil à se perdre dans ce «plein d'eau et de choux» dispersé dans l'image.

On peut dire que plusieurs manifestations et plusieurs langages s'entrecroisent dans cette illustration. Formes, couleurs, lignes et motifs ne sont pas des réalités seulement intellectuelles, ce sont aussi des occasions de partager devant l'image un même plaisir!

La Boîte à livres

Animation

Murielle Larochelle
(514) 524-0247

Pour communiquer le goût de la lecture et stimuler l'imagination

Ateliers pour les enfants de 3 à 12 ans, offerts aux écoles, bibliothèques, garderies, maisons de la culture...

Ateliers pour adultes: comment animer; comment conter.